Au citoyen Abre
Commissaire du
Directoire exécutif
près le Tribunal
de cassation, de
part de l'Auteur.

FRC. I. 8159
Case
FRC
16563

DISCOURS

PRONONCÉ AU

CERCLE CONSTITUTIONNEL,

PAR BENJAMIN CONSTANT.

DISCOURS

PRONONCÉ AU

CERCLE CONSTITUTIONNEL,

Pour la plantation de l'arbre de la Liberté, le 30 Fructidor an 5.

PAR BENJAMIN CONSTANT.

CITOYENS,

Nous sommes réintégrés dans la jouissance de nos droits, qu'avoit suspendus notre obéissance à une loi vexatoire et inconstitutionnelle. Animés d'un zèle unanime et spontané, nous accourons ici pour consacrer l'exercice de ce droit à l'utilité de la patrie. Nous célébrons la fête de la liberté sauvée, mais nous voulons que cette fête même serve à la consolider. Nous ne voulons pas perdre un instant pour lui dévouer de nouveau toutes nos facultés, toutes nos méditations, toute la force de notre pensée. Le courage a fondé la République, la pensée seule peut l'affermir.

THE NEWBERRY LIBRARY

Je n'entrerai point ici dans tous les détails des périls divers qui nous menaçoient naguères ; je ne vous retracerai pas cette longue et pénible lutte soutenue par nos fidèles représentans, ces discussions perfidement divisées en discours incendiaires et en projets insidieux, cette exagération des principes, infaillible moyen de les rendre inapplicables, cette métaphysique dérisoirement subtile, avec laquelle vos ennemis croyoient vous en imposer sur vos plus chers intérêts, comme si le Sénat français n'eut été qu'une arène de rhéteurs, et comme si notre liberté et notre vie avoient pu dépendre de la réfutation de quelques sophismes.

Je ne dirigerai pas vos regards vers des objets plus affligeans encore, les superstitions évoquées, les préjugés rétablis, les idées libérales flétries, les amis des lumières calomniés, ceux de la liberté proscrits, expropriés, massacrés.

Je ne m'adresserai point à votre mémoire, mais à votre prévoyance ; je n'invoquerai point vos ressentimens, mais votre sagesse ; je ne rappellerai le passé que parce qu'il doit vous guider dans l'avenir, et je

vous entretiendrai plus de vos devoirs que de vos souffrances.

Ce qui doit aujourd'hui fixer tous nos regards, absorber toute notre attention, ce sont les mesures de garantie, les institutions préservatrices ; elles seules nous dispenseront de recourir à des violences toujours affligeantes.

C'est beaucoup, sans doute, que les vœux de la philantropie, si long-tems inexaucés, soient enfin entendus ; c'est beaucoup que l'abolition solemnelle de la peine de mort. Les victoires du Peuple français ne seront plus suivies de supplices. Il sait que les échafauds n'établissent pas la liberté, mais préparent les assassinats ; qu'ils ne consolident pas la paix, mais sont des germes éternels de guerre ; qu'ils n'affermissent pas l'ordre, mais nécessitent les réactions. Malheur à qui donne exclusivement le nom de mesures fortes aux mesures sanguinaires, à qui ne sait pas que la force est dans les institutions durables, non dans les fureurs du moment, à qui veut suppléer par l'atrocité de ses vengeances au rétrécissement de ses vues, à la stérilité de ses idées, à l'impuissance de

ses moyens. Les Républicains veulent être humains, parce qu'ils se sentent invincibles : ils ne veulent pas dévaster dans le présent, parce qu'ils sont certains de commander l'avenir : ceux-là seuls sont féroces qui ne se répondent pas de demeurer forts.

Mais ce n'est pas assez d'avoir exclu la mort des moyens de la République, il faut encore en exclure l'arbitraire ; l'arbitraire, incompatible avec l'existence de tout gouvernement, destructeur de tout ce qu'il atteint, vice corrupteur de toute institution, éternel ennemi par son essence de toute dignité, de toute durée, de toute force réelle.

Or, rien ne peut suppléer à l'arbitraire que la force morale des institutions. La puissance de la conviction est indispensable à qui veut renoncer à la violence, et pour nous interdire à jamais la ressource dangereuse des secousses illégales, il faut nous assurer une marche progressive et régulière.

Mais que d'obstacles se présentent, que de difficultés nous entourent ! Une éducation monarchique, des usages monarchiques, des souvenirs monarchiques, des castes monarchiques, nous assiègent de

toutes parts. Quatorze cents ans de royauté ont rétréci la plupart des ames ; les lumières ont devancé le sentiment, les idées sont trop fortes pour les sensations, les caractères trop petits pour les esprits. La liberté, qui s'est, pour ainsi dire, glissée jusqu'à nous, entre l'anarchie et le royalisme, trouve une génération mutilée, fatiguée, décolorée, et sent à chaque instant plier entre ses mains les instrumens dont elle se sert.

Les préjugés, l'orgueil, la cupidité, la vengeance, la superstition, toutes les passions ignobles ou furieuses, se sont ralliées autour de l'idée d'un Roi.

On a cru long-tems qu'en donnant, sous la République, à toutes ces passions hostiles ou corruptrices, toutes les jouissances qu'elles pourroient exiger, on parviendroit à leur faire aimer le gouvernement républicain. On a voulu plier les institutions aux vices, aux puérilités et aux foiblesses, au lieu de faire plier ces vices, ces foiblesses et ces puérilités sous des institutions régénératrices. On a pensé que pour conclure une paix solide avec l'aristocratie, il falloit la placer bien commodément dans la Répu-

blique, et lui permettre d'y déployer en liberté ses caprices, ses fantaisies, ses insolences et ses ambitions.

Egarés par un désintéressement exalté, les Républicains ont oublié que leur cause personnelle ne faisoit qu'une avec la cause sacrée. Ils ont craint de voir attribuer aux vils calculs de l'égoïsme ce que leur avoient dicté les sentimens les plus généreux. Ils ont voulu donner à leurs ennemis des preuves intempestives d'une abnégation déplacée : ils leur ont cédé toutes les places, ils leur ont confié le sort de l'empire. Il en est résulté que, cherchant à prévenir les soupçons et à conquérir l'estime d'une classe d'hommes dont ils auroient dû dédaigner également et l'estime et les soupçons, ils ont repris une marche vacillante ; ils se sont imposés des conditions de paix dont les factions s'emparoient sans les ratifier : ils ont ainsi manqué, par de vains scrupules, à leur premier devoir, et rendu sans cesse à l'aristocratie, qui, dans ses défaites, suspend ses projets sans les abandonner, tous les moyens de détruire pièce à pièce l'édifice des institutions républicaines.

Delà le plus étrange spectacle qui se soit

peut-être offert dans l'histoire, les vainqueurs insultés par les vaincus, la force baffouée par la foiblesse, tous les sentimens élevés l'objet de la dérision de toutes les passions étroites et puériles, les Républicains, sous des institutions républicaines, voués à l'opprobre par les royalistes ; et ce renversement de toutes les idées, cette situation contre nature étoit l'effet de la seule volonté de ceux qui en étoient victimes ! Tant qu'ils ont cru que les insultes, les outrages, les proscriptions les menaçoient seuls, ils ont souffert sans murmure : mais lorsqu'ils ont vu qu'après avoir cédé tout ce qui leur étoit personnel, on leur demandoit encore de céder la République, ils ont abjuré cette résignation passive, et renversé l'imposant échaffaudage si péniblement élevé contr'eux. Jamais la République n'avoit paru si évidemment indestructible. Il y a dix jours, les Républicains étoient dispersés, l'opinion publique pesoit sur eux, la proclamation de la royauté paroissoit ajournée à moins d'un an. Les Républicains ont voulu, et la République est là, plus forte, plus majestueuse, plus impérissable que jamais.

Que ces expériences réitérées nous servent enfin. Ne nous fatiguons plus d'efforts inutiles, ne nous perdons plus en conciliations trompeuses, ne nous consumons plus en sacrifices gratuits. Repoussons une illusion exaltée, mais coupable, puisqu'elle compromet le salut de l'Etat ; ne cherchons pas à partager toujours le fruit du triomphe avec les vaincus ; et, puisqu'il est bien démontré que les Républicains seuls peuvent faire aller la République, qu'à dater du 18 Fructidor ils marchent, non plus avec la ressource irrégulière de victoires périodiques, mais avec la sécurité calme et constante de la puissance, centralisée dans leurs mains.

Cette centralisation seule assurera la liberté. Deux nations se partagent le sol de la France, la nation des hommes libres, et la tourbe des esclaves. Si vous accordez à ces derniers la moindre part dans l'administration de la République, la République en sera d'autant abâtardie et dégénérée. Parmi ces hommes, il en est de coupables qui agiteront le corps politique de leurs espérances criminelles. Il en est d'autres qui, de bonne foi, se croyent

résignés au nouvel ordre social ; mais ils y porteront toujours une indécision funeste, des souvenirs affoiblissans, des considérations individuelles, des vues étroites et mitigées. Vieillis sous la royauté, ils communiqueront aux institutions républicaines la décrépitude d'une monarchie usée. Ils investiront la République d'erreurs ressuscitées ; ils croiront consolider l'ordre, en rétablissant les abus, et, dans leur indifférence pour les principes, ils ne s'attacheront qu'aux formes d'une Constitution libre, et laisseront s'en dénaturer l'esprit.

Repoussons, Citoyens, ce système d'indifférence que l'on décore du nom d'impartialité. On nous en a bercés trop longtems. Ne confondons plus l'impartialité avec la justice. La justice est un devoir dans les gouvernans, l'impartialité n'est qu'une folie et un crime. Pour faire marcher la liberté, il faut être partial pour la liberté ; et lorsqu'on la voit d'une part et ses ennemis de l'autre, il ne faut pas se faire un mérite imbécile de savoir rester au milieu.

Pyrrhoniens politiques, républicains ré-

signés, vous nous avez fait trop de mal; vous pouvez être de bons citoyens, à Dieu ne plaise qu'on vous persécute; mais vous vacillez sur le but, ne prétendez pas diriger notre route; vous n'êtes pas sûrs de la victoire, n'aspirez pas à nous guider dans la mêlée, retirez-vous du champ de bataille, délivrez-nous de vos doutes, ne nous fatiguez plus de votre scepticisme, renfermez-vous dans les écoles, digne théâtre de vos abstractions, enivrez-vous de vos argumens, et ne venez sur-tout jamais troubler nos réalités.

Vous, qui avez voulu la République, qui l'avez conquise, qui l'avez fondée, c'est à vous à la conserver. Ceux-là seuls ont droit à la liberté, qui croient la liberté possible. Elle appartient à qui la veut. Ceux qui la mettent sans cesse en problême doivent jouir de sa protection, non de ses faveurs. Ceux qui ne croient pas aux droits du peuple, doivent être déshérités de ces droits. Qu'ils vivent paisibles, mais sans puissance, assurés de leurs biens, mais sans éclat, garantis dans leur insignifiance, mais hors d'état d'en sortir, et, frappés d'une nullité salutaire, qu'ils ne puissent

jamais, s'introduisant dans les fonctions publiques, attiédir le saint enthousiasme qui nous anime, verser sur nos institutions naissantes le vernis terne et flétri de leurs institutions ruinées, mêler à nos formes austères et mâles la dangereuse mollesse de formes efféminées et de raffinemens corrupteurs, entraver la carrière immense que nous avons à parcourir d'une foule de barrières convenues, occupations de leur loisir dans les tems désœuvrés de la servitude.

Il ne faut pas que sur toute l'étendue de la République, il se trouve, dans une fonction quelconque, depuis l'administrateur municipal de la plus petite commune jusqu'aux dépositaires suprêmes de l'autorité exécutive, depuis le commis le plus subalterne du bureau le plus obscur, jusqu'au ministre chargé de la gestion la plus importante, un seul homme qui ne soit solidaire de la liberté républicaine, qui n'ait contracté envers elle d'indissolubles engagemens, qui ne porte en son ame la confiance de sa force, la certitude de sa durée, et l'abandon du plus entier dévouement pour elle.

Le gouvernement doit veiller sans relâche, à l'accomplissement de cette condition préservatrice ; elle est sa première garantie, son premier devoir, son premier intérêt. Il a tous les moyens de la faire exécuter, la nature des choses le rend le dispensateur des encouragemens, la constitution lui confie le pouvoir salutaire des destitutions ; à son gré, il récompense ou punit, ranime ou paralyse, et toutes les fois qu'il n'est pas entouré d'un triple rang de Républicains, il est essentiellement coupable envers l'état et envers lui même.

Ce n'est pas tout encore : ce que la classe aristocratique doit perdre en pouvoir, il ne faut pas qu'elle puisse le reconquérir en influence indirecte. La mode, cette puissance factice, mais multiforme, prête son appui au royalisme. Elle fut toujours en France la rivale de l'autorité, elle contribua à la révolution qu'elle veut défaire ; elle détruisit la religion, qu'elle veut rétablir. Elle est de sa nature en lutte avec tout ce qui est institué. Elle attire à elle tout ce qui veut faire effet, et qui est-ce qui ne veut pas faire effet en France ? Elle exalte les têtes, en faussant les facultés et en dessé-

chant les cœurs. Elle supplée au courage par la témérité, et à la suite par l'obstination. Elle se compose aujourd'hui des souvenirs de l'ancien régime et de la dépravation du nouveau. Elle a, de la sorte, des points de contact avec tous les états et tous les âges. Le vieillard y tient par la mémoire, le parvenu par l'importance, l'homme ruiné par les regrets, les femmes par la coquetterie, l'adolescent par la fatuité. Elle domine dans les salons, elle s'empare des lieux publics, elle accapare toutes les ressources du désœuvrement. Ce qui frappe les yeux, ce qui flatte les sens, ce qui charme l'ennui d'une foule oisive, est exclusivement de son ressort. Elle ourdit, pour ainsi dire, une conspiration de frivolité; elle préside à ces réunions ou des fats surannés enseignent à des apprentifs de fatuité des ridicules tombés en désuétude, où l'on court après l'imbécilité pour rendre hommage à la monarchie, où l'on proscrit la pensée et la raison, en haine de la République. Par ces moyens, tellement puériles que j'ai presque honte de les avoir détaillés, la mode rassemble contre les institutions républicaines une armée non pas redoutable,

mais nombreuse. Elle enlace dans ses pièges cette foule de jeunes gens grandis sous l'impression dégradante d'une réaction désordonnée, espèce déplorablement abâtardie, qui a hérité des erreurs de tous les régimes et des fureurs de tous les partis, arrogante sans énergie, exagérée sans enthousiasme, intolérante sans fanatisme, vindicative sans douleur, implacable sans moralité.

Il faut arracher cette génération malheureuse à son avilissement et à sa foiblesse. Il faut étouffer la mode, ternir l'aristocratie, fermer tous les lieux publics où elle feroit de nouvelles conquêtes, en affichant un luxe insultant et en s'attribuant un droit d'exclusion; séparer ainsi du royalisme ce qui le décore; en détacher le désœuvrement par l'ennui, la vanité par l'humiliation; condamner l'insolence aux privations, les prétentions à la solitude; populariser au contraire le plaisir, revêtir la liberté de splendeur et de pompe, donner à toutes les fêtes l'empreinte républicaine, faire que l'orgueil nobiliaire s'y trouve sans cesse froissé.

Toutes ces mesures peuvent se prendre

sans persécution. Un gouvernement ne garantit point aux hommes leurs amusemens, mais leur sureté. Le repos doit être le partage de tous, mais la puissance et le plaisir doivent appartenir exclusivement à la République. Si l'on a cru souvent pouvoir sacrifier au maintien de l'ordre des droits sacrés, on peut immoler à la liberté des délassemens futiles. Le gouvernement ne doit pas tolérer qu'on dégrade à plaisir la génération naissante, qu'une nouvelle carrière appelle, que des intérêts plus vastes attendent, et qui doit apprendre à sentir le prix de la liberté, et à remplir dignement les austères devoirs qu'elle impose.

Jadis un peuple de guerriers s'empara d'un vaste empire. Les armes, les dignités, le pouvoir, tout ce qui paroît constituer l'autorité étoit dans les mains des triomphateurs. Mais la force invincible des institutions réagissoit contr'eux. Ils négligèrent de combattre cette force par une force de même nature, et les vainqueurs bientôt furent dominés par les vaincus. Conquérans de la liberté, sachez conserver votre conquête.

Jusqu'ici je ne vous ai tracé, Citoyens,

que les mesures à prendre contre l'aristocratie. Je vais maintenant vous entretenir des Républicains, de cette nation primitive et ardente, en qui réside la dignité, la conscience, la force de la véritable nation française.

Un danger d'une espèce nouvelle nous menace. Les abus de l'ancien régime avoient concentré les lumières, sinon dans la classe des privilégiés, du moins dans une classe voisine, que les privilégiés protégeoient. La révolution a privé cette classe d'une protection que l'habitude lui avoit rendue nécessaire. Elle s'est trouvée nue et sans abri, au milieu des plus violentes secousses que l'espèce humaine ait éprouvées. Elle a eu recours à ses ressources accoutumées. Par une évolution singulière, elle s'est efforcée de tourner ses lumières contre ce qui détruisoit les préjugés. Elle a vicié l'opinion, il a fallu invoquer les armes pour arrêter les progrès du mal, et nous venons de voir, spectacle inoui dans les fastes de l'histoire, la force physique défendant la liberté contre les attaques du raisonnement.

Rendons graces à nos généreux libérateurs. Ils ont au courage uni l'humanité,

L'Europe admiroit leur bravoure indomptée : elle n'admirera pas moins leur sagesse.

Mais garantissons-les de préventions injustes contre les lumières. Qu'ils ne les confondent pas avec des subtilités vaines et perfides. Qu'ils distinguent avec soin quelques rhéteurs insidieux ou quelques écrivains salariés, de ces hommes paisibles et désintéressés qui, du fond de leur retraite, ont éclairé le monde et préparé nos victoires.

Oui, soldats intrépides, vous êtes les sauveurs de la liberté ; mais les philosophes en furent les créateurs. Lorsque tout gémissoit sous l'oppression, lorsqu'une inquisition dévorante tenoit tous les esprits sous son exécrable empire, lorsque la force militaire n'étoit qu'un moyen de plus d'asservissement, quelques hommes de lettres isolés, menacés, persécutés sans cesse, se sont transmis d'âge en âge le flambeau sacré de la vérité. Douze siècles de superstition et de féodalité ont pesé sur la terre, et ces hommes infatigables ne se sont point découragés. Ils ont exposé, développé, répandu les principes régénérateurs que vous défendez avec tant de

gloire. Vous faites triompher l'égalité, ils l'ont découverte. Vous foulez aux pieds les trônes, leur voix a dissipé le prestige dont les trônes s'étoient entourés. Vous comprimez les effets de la fureur religieuse, mais sans eux peut-être vous seriez vous-mêmes égarés par cette fureur. Et ne croyez pas, Citoyens, que leur mission fut sans danger. Vous combattez en plein champ, l'audace belliqueuse vous transporte, vous donnez et recevez d'honorables blessures, vous mourrez couverts de lauriers ; ils expiroient lentement dans des cachots ou sur des bûchers.

Ah ! n'oubliez jamais que pour que les victoires soient utiles, il faut qu'elles soient devancées par les lumières, que, sous les généraux de Louis XIV, l'espèce humaine n'a gagné ni en bonheur ni en dignité, et que si Buonaparte a fait trembler Rome, c'est que Voltaire a précédé Buonaparte.

C'est à vous, membres du Cercle constitutionnel, à proclamer ces vérités nécessaires. Réunion composée de guerriers valeureux et de littérateurs éclairés, resserrez l'alliance de la force et de la raison,

combattez ce système désastreux des monarchies, qui a divisé ce qui n'eût jamais dû l'être, qui a voulu que l'homme ne fut supérieur que dans une partie, pour que son infériorité, dans les autres, préparât des consolations à la petitesse des gouvernans.

Sous une Constitution libre, qui ne corrompt ni n'entrave les facultés humaines, elles doivent se completter. Les Républiques anciennes avoient des hommes illustres à-la-fois dans tous les genres. Miltiade, Aristide, Xénophon cultivoient les lettres, commandoient dans les camps, entraînoient à la tribune; et déjà ces glorieux exemples se renouvellent parmi nous. Le conquérant de l'Italie rend hommage à la tombe de Virgile, et nous avons vu le vainqueur de Fleurus combattant, avec la force d'une raison victorieuse, la séditieuse doctrine de la rebellion sacerdotale.

Il faut que ces exemples se multiplient. Il faut que les plus braves des hommes en deviennent aussi les plus éclairés, et tour-à-tour siégeant dans le Sénat et dirigeant nos armées, unissent tous les genres de mérite à tous les genres de gloire.

Alors, nous n'aurons plus à craindre le gouvernement militaire, puisque l'éclat militaire ne fera que rehausser le gouvernement civil. L'esprit de corps, qui rétrécit en même tems qu'il exalte, n'exercera plus son intolérante influence, et ne trouvera plus à placer sa jalousie là où il n'y aura plus rivalité, mais réunion ; toutes les ames s'éleveront au niveau de toutes les destinées, et la représentation nationale verra sa dignité s'accroître des lauriers dont ses membres se seront couverts.

Ce n'est que de cette dignité du corps législatif que la liberté se compose ; c'est-là qu'est son sanctuaire ; c'est-là seulement qu'elle peut siéger dans sa plénitude et dans son intégrité. Ne nous le déguisons pas, la carrière actuelle du Corps législatif n'est pas sans difficultés. Quelques royalistes croient appercevoir des dédommagemens dans la journée du 18 Fructidor. Ils y voyent un premier exemple de ce qui fait l'objet de leurs vœux, la dissolution de la représentation nationale en France. Ils la comparent à ce jour funeste qui prépara la restauration de Charles II, et se consolant de la défaite de leurs projets actuels, le

remède du moment, disent-ils, deviendra le poison de l'avenir.

Sans doute, le 18 Fructidor s'est ressenti de l'agitation des circonstances. Le tems a manqué pour établir de justes distinctions et des gradations nécessaires. Des mesures rigoureuses ont indistinctement frappé des chefs perfides et des instrumens aveuglés, des traîtres indignes d'indulgence et de pitié, et des hommes purs, mais trompés. Le Directoire est chargé de graduer la peine, en fixant le lieu des déportations. Des hommes, différens dans leurs intentions et dans leurs moyens, ne subiront pas le même sort.

Mais si dans cette journée quelques malheurs individuels peuvent légitimer des regrets, la journée, en elle-même, n'en étoit pas moins indispensable.

Non, ce n'est pas la puissance d'une assemblée qui s'est vue détruite, ce ne sont pas trois hommes qui en ont asservi sept cents, ce n'est pas la force armée qui a subjugué les mandataires de la Nation, c'est le sentiment patriotique qui a démêlé la contre-révolution dans une faction qui

dominoit les conseils, comme il l'avoit jadis démêlée dans les projets de la cour.

Le 14 juillet, les troupes résistèrent au pouvoir exécutif, parce qu'il vouloit les diriger contre la liberté. Le 10 août, elles attaquèrent le pouvoir exécutif, parce qu'il conspiroit contre la liberté. Le 18 Fructidor, elles ont marché sous les ordres du pouvoir exécutif, parce que c'étoit pour la liberté qu'il réclamoit leur obéissance. Ainsi, variant sur les formes, mais inébranlables sur le fonds, et s'attachant toujours au pouvoir qui veut franchement la liberté, elles ont déjoué les calculs diversifiés des royalistes. Ils ne savent plus où placer le centre de leurs manœuvres. lorsqu'ils dirigeoient la puissance exécutive, cette puissance s'est écroulée. Ils ont pensé qu'une assemblée étoit invincible, ils se sont, malgré les efforts d'une minorité courageuse, emparés d'une assemblée, et c'est au sein même de cette assemblée qu'ils viennent d'être vaincus.

Si, par une combinaison contraire, le Directoire se fut trouvé composé de royalistes et les deux Conseils dirigés par des Républicains, les mêmes armées, les mêmes

généraux eussent obéi aux deux Conseils, la journée du 18 Fructidor eut été la journée des deux Conseils, parce qu'elle ne pouvoit être que la journée de la liberté. Ce sont les principes et non les hommes qui disposent de la force en France.

Aussi voyons-nous les bannières de la Constitution, un instant abaissées pour l'intérêt général, se relevant aussitôt, et consacrées doublement par le respect unanime, par l'implicite résignation de toutes les ambitions particulières. Ces trois Directeurs, qui avoient sauvé la Patrie, ont appelé deux nouveaux collègues au partage de leur puissance. Ils ont courbé toute considération personnelle devant la Constitution, eux qui avoient fait plier la Constitution devant le salut de la République; et du nombre des candidats à ce rang suprême, s'est retiré le général de cette nuit mémorable, parce qu'il étoit éloigné de quelques jours de l'âge prescrit par la loi.

Partout nous voyons l'empire des idées, nulle part un triomphe d'usurpateur. La même force est imprimée aux destinées de la France. Le torrent est sorti de son lit,

mais il n'a point changé son cours. Les Républicains avoient appelé le Directoire, les Républicains sont vainqueurs avec lui. Ce n'est point Cromwell, cassant un parlement rebelle à ses volontés, c'est le génie de la République, repoussant du pouvoir, des mandataires égarés ou infidelles.

Néanmoins, en rassurant dans les autres et dans moi-même l'inquiet amour de la liberté, je ne cacherai point au corps législatif ses nouveaux devoirs. Il doit suffire à tout ce qu'exigent les Républicains éclairés. Son principal but doit être de prononcer de toutes manières son existence nationale : bientôt une élection patriote viendra le rajeunir, des hommes choisis par l'opinion de la liberté le fortifier, l'enthousiasme des élèves de la République seconder la sagesse de ses fondateurs ; à cette époque il appellera dans son sein de nouvelles lumières. jusqu'alors, qu'il s'en entoure. Sans jamais souffrir que la liberté de la presse serve à reconstruire les préjugés qu'elle a renversés, qu'il accorde et maintienne la plus grande latitude à toutes les opinions ; qu'il protège et qu'il encourage tout ce qui écrit et tout ce qui pense.

Il faut honorer la pensée, là, sur-tout, où le prestige des rangs est détruit. Ils prêtent au pouvoir un appui factice ; la pensée lui donne une force morale. Elle seule est toujours indépendante, quelles que soient les circonstances qui l'environnent. Sa nature est de planer sur les objets qu'elle juge, de généraliser ce qu'elle observe. Les individus ne sont rien pour elle, ni comme séduction, ni comme crainte. Elle reprend à travers les siècles, malgré les révolutions, et sur les tombeaux des générations englouties, le grand travail de la recherche de la vérité.

De l'Imprimerie de Lemaire, rue d'Enfer, N°. 141.